



Les **photos** sont-elles de l'information publique ou privée? Pages E 3 et E 6



Boris Pasternak et les péripéties de son **Docteur Jivago** Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E - LE DEVOIR, LES SAMEDIS ET DIMANCHES 19 JUILLET 2015



Le petit cercle de craie du Théâtre de la Tortue Noire

FIAMS

FESTIVAL DE MARIONNETTES À SAGUENAY

Le beau tour de main

MICHEL BÉLAIR

Aussi inespérée qu'inattendue, la nouvelle est tombée il y a quelques mois: il y aura bel et bien un festival dédié à la marionnette et au théâtre d'objets à Saguenay cet été. Du 21 au 26 juillet — et malgré la retentissante faillite de Manigances en 2013 —, le Festival international des arts de la marionnette de Saguenay (FIAMS) propose une treizième édition très fournie. À l'affiche: une bonne trentaine de spectacles, dont plusieurs gratuits pour toute la famille, et une dizaine de compagnies venues de l'étranger.

Comment expliquer ce retour en force qui paraissait impossible?

Des choix et des priorités

À l'autre bout du fil, Benoît Lagrandeur et Dany Lefrançois répondent d'une même voix: «C'est tout le milieu ici qui a réagi. Personne n'acceptait de voir disparaître le festival qui nous a tous nourris et qui est à l'origine de l'existence de plusieurs compagnies de la région... comme de

plusieurs carrières de comédiens et d'idéateurs.» Il faut savoir que le festival est présenté tous les deux ans depuis le début des années 1990 et qu'il a eu un impact majeur sur toute la région. À l'annonce de la faillite de Manigances, expliquent les deux codirecteurs de l'événement, sept compagnies du coin se sont donc regroupées d'un même élan pour former un comité de relance.

«Il y avait trois approches possibles, raconte Lagrandeur, du Théâtre La Rubrique. Payer les dettes de Manigances (ce qui était impossible puisque personne n'avait les moyens de le faire), fonder une nouvelle corporation qui aurait créé un nouveau festival (ce qui était un peu lourd et même un peu inutile), ou plutôt confier le FIAMS à un organisme porteur, bien impliqué dans le milieu, qui reprendrait le dossier; c'est ce qu'a fait La Rubrique avec l'appui de toutes les compagnies de la région.» Et c'est ainsi que cette 13^e édition du festival s'organise. Car l'appui s'est effectivement révélé massif, puisque les créanciers ont eux aussi endossé la poursuite du festival en arguant que c'était un attrait majeur pour toute la région... d'autant plus qu'il est

maintenant présenté au beau milieu de l'été, en pleine saison touristique. Marché conclu.

Que réserve cette nouvelle mouture du Festival international des arts de la marionnette de Saguenay? Dany Lefrançois, de la Tortue Noire, reprend. «Notre budget est plutôt modeste et il a fallu faire des choix. Donner priorité par exemple aux petites formes et les petites équipes, surtout à l'international, où nos tournées nous ont amenés à développer beaucoup de contacts [La Tortue Noire a tourné longtemps avec une remarquable version théâtre d'objets du Kiwi de Daniel Danis, que Le Devoir avait vu à Reims lors du festival Méli'Môme il y a quelques années...]. En fait, nous avons demandé à nos amis européens d'assumer d'une façon ou d'une autre leurs frais de déplacement en leur offrant l'accueil et l'hébergement une fois ici.»

Ce régime minceur se fait sentir aussi dans les salles qui accueilleront les spectacles: ce sont sensiblement les mêmes qu'à l'habitude... sauf les grandes. «C'est pour nous très positif, poursuit Lagrandeur; cela nous permet d'offrir une expérience plus intime aux spectateurs en in-

sistant sur le rapport de proximité. Quand à notre programmation, vous le verrez, elle est particulièrement riche et diversifiée.»

Points forts

Benoît Lagrandeur précise que l'on a laissé tomber, faute de moyens, la production à grand déploiement qui attirait beaucoup de monde au festival... mais qu'une foule de spectacles gratuits seront présentés comme à l'habitude sur le site de la rivière aux Sables et un peu partout dans les différents endroits qui accueillent le festival dans la grande agglomération de Saguenay. Les sentiers du mont Jacob par exemple, qui abrite les locaux de La Rubrique dans le quartier de Jonquière, accueilleront un déambulateur gratuit (Cache-cache marionnettes) alors que La Rubrique promène déjà dans toute la région son spectacle *Kermess* — «une sorte de spectacle-sensibilisation à la marionnette», dit Lagrandeur —, qui sera présenté au parc de la Rivière-aux-Sables du 24 au 26 juillet.

VOIR PAGE E 3 : MARIONNETTES

MÉTAMORPHOSES DU LIVRE

De la tradition orale à l'Internet: ce qu'on perd en chemin

CAROLINE MONTPETIT

Les auteurs qui utilisent leur site Web pour diffuser leurs œuvres le font davantage pour des raisons de visibilité que de profit. En fait, certains auteurs vont jusqu'à mettre l'ensemble de leur œuvre gratuitement en ligne, tandis que leurs livres de papier se vendent encore en librairie.

C'est ce qu'évoquait la chercheuse Nadine Desrochers, professeure adjointe au Département de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, qui présentait récemment une conférence au Congrès SHARP (Society for the History of Authorship, Reading and Publishing), qui accueillait plus de 200 chercheurs intéressés par l'histoire du livre et ses transformations.

Dans le cadre d'une recherche menée auprès des auteurs utilisant l'Internet, M^{me} Desrochers a constaté

que 23% d'entre eux avaient mis un livre au complet en libre accès en ligne.

«La plupart des auteurs qui publient en ligne ont pour but premier de faire connaître leurs œuvres, et non d'en tirer un profit en argent», confirme Kathleen Schreurs, chercheuse de l'Université de Western Ontario, qui présentait une conférence sur le même thème.

Par ailleurs, plusieurs auteurs interrogés par M^{me} Schreurs dans le cadre de sa recherche sur l'utilisation de l'Internet par les écrivains ont indiqué qu'ils devaient parfois se rendre dans des lieux où l'accès au Wi-Fi était restreint, pour garder la concentration nécessaire à l'écriture.

Sous le thème *Généralités et régénérations du livre*, le congrès offrait un éventail de conférences sur les thèmes les plus divers, des partitions musicales du XVIII^e siècle aux livres du futur. Marie-Hélène Jeannotte, du Groupe de recherches et

d'études sur le livre au Québec (GRELQ), a pour sa part présenté une analyse du passage de la tradition orale à la production de textes écrits dans le monde autochtone québécois. Ainsi, plusieurs contes traditionnels autochtones, qui ont voyagé au moyen de la tradition orale depuis des siècles, sont désormais fixés sur le papier. La chercheuse a noté que plusieurs richesses du mode de transmission oral se perdent au moment de cette transition. Chez les autochtones, le conteur, par sa personnalité et son statut, donne une légitimité au récit, en plus d'offrir une performance et un potentiel interactif, avec une variabilité dans les récits. La tradition orale porte en elle-même un caractère «vivant et sacré». La légitimité du mythe repose sur la crédibilité du conteur, note Jeannotte, citant à cet égard l'anthropologue Sylvie Vincent.

VOIR PAGE E 6 : TRADITION



ILLUSTRATION TIFFET

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

ZOOFFEST

Attractions dans l'obsolescence

Le Théâtre Kata lave le linge sale de nos nouvelles vanités en famille

FABIEN DEGLISE

C'est ce qu'on appelle faire passer l'expression « créer un monstre » de la tournure de style aux planches...

Avec *Le monstre*, proposition dramaturgique inscrite dès lundi prochain et pour sept soirs seulement à la programmation de l'éclectique festival Zoofest, la jeune troupe du Théâtre Kata a décidé d'autopsier à la dure les notions de désir et d'attraction dans des sociétés où le jetable et l'obsolescence programmée percolent désormais au-delà du cadre de la consommation de produits, jusqu'à teinter les relations entre les humains. Du théâtre coup-de-poing, en somme, pour forcer les nez à se décoller de l'instant, à mieux prendre conscience de tout l'absurde du présent.

L'auteur souhaite surtout forcer les questions, plutôt que de se plier au diktat de la réponse facile offerte face à la complexité des choses

nous faire remarquer, pour stimuler les phéromones chez l'autre. Mais ça nous conduit où ?

A grands coups de Facebook, de Twitter, de Vine et d'Instagram, le corps est désormais devenu une marchandise dont la valeur se mesure sur les nouveaux marchés du social au nombre de « J'aime » accumulés. « Ces outils montrent que ce que l'on vit est beau, dit le dramaturge. Mais est-ce également vrai ? Est-ce sincère ? »

Souffrir pour réfléchir

Pour le savoir, dans cette époque qui n'aime pas toujours regarder ses paradoxes dans le



Pendant une heure, *Le monstre* place dans le huis clos d'une buanderie une jolie brochette de représentants de la génération « duck face ». Sans filtre photographique, sans excès de sourires factices, ils vont devoir socialiser et renouer avec l'essentiel, en naviguant entre leurs contradictions.

blanc des yeux, il faut se faire violence. Ce que propose d'ailleurs ce *Monstre*, qui, pendant une heure, place dans le huis clos d'une buanderie une jolie brochette de ces nouveaux vaniteux, représentants de la génération « duck face » — cette moue que l'on fait sur les égoportraits partagés en ligne pour se faire plus désirable en donnant l'illusion d'être plus mince que nature. Ils ne peuvent pas sortir. Ils vont devoir socialiser, sans fard, sans filtre photographique, sans excès de sourires factices, et renouer du coup avec l'essentiel, en naviguant entre leurs contradictions.

Le spectacle est kinesthésique, à l'image des créations de la jeune troupe intervilleilles — formée d'un trio de base provenant de Québec et Montréal — qui souhaite donner de l'import-

tance à la dynamique des corps, aux interactions physiques dans des dramaturgies classiques. Il est aussi réflexif, l'auteur souhaitant surtout avec ce *Monstre* forcer les questions, plutôt que de se plier au diktat très contemporain de la réponse facile offerte face à la complexité des choses. « Je veux que le spectateur soit victime de tout ça », dit Olivier Arteau-Gauthier, qui a étudié le théâtre russe en Biélorussie au début de la décennie en cours, avant de revenir ici développer sa tératologie sociale pour planches.

Et il ajoute : « L'artifice, pour séduire, fait partie de la nature. Les oiseaux l'utilisent comme façon de courtiser. Mais que devient réellement ces artifices déployés quand ils finissent par compliquer les rapports, les inscrire dans cette super-



PIERRE CASTERA THÉÂTRE KATA / ZOOFFEST

ficacité du jetable au point de rendre difficile le contact avec l'autre ? » Un lien de causalité effroyable, en effet !

Le Devoir

LE MONSTRE

Texte et mise en scène d'Olivier Arteau-Gauthier. Avec Olivier Arteau-Gauthier, Lucie M. Constantineau, Dustin Segura-Suarez, Vincent Massé-Gagné, Gabriel Cloutier Tremblay, Léa Aubin, Sarah Villeneuve-Desjardins, Nathalie Séguin, Dayne Simard, Vincent Roy.

Au Théâtre La Chapelle les 20, 26, 27, 28, 29, 31 juillet et 1^{er} août
À 19h ou 20h30

5^e Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

23 juillet au 5 août

festivaloperaquebec.com

L'Amour de loin

Saariaho / Maalouf
Robert Lepage, mise en scène
30 juillet, 1, 3 et 5 août à 20 h
Grand Théâtre de Québec

De Bernstein à Plamondon

Marie-Josée Lortie / Marc Hervieux
Gino Quilley / COMPLET
28 juillet à 20 h
Cour du Vieux-Séminaire

De Lully à Rameau

Les Violons du Roy
25 juillet à 20 h, Palais Montcalm

Arthur

Nathalie Magnan
24, 27, 29, 31 juillet à 20 h
et le 26 juillet à 15 h
La Maison jaune

Diva by Night

Natalie Choquette
23 juillet à 20 h
24 juillet à 20 h SUPPLÉMENTAIRE
Grand Théâtre de Québec

Et plusieurs autres activités...

1 877 643-8131 billetech.com

Conseil des arts et des lettres

Québec

VILLE DE QUÉBEC

l'accent d'Amérique

Canada

Québec

RADIO-CANADA

JUSTE POUR RIRE

Hahahaiti : cultiver et partager le rire

Wyclef Jean et Dany Laferrière prendront part à la troisième édition de la soirée-bénéfice Hahahaiti, dont les profits serviront à l'ouverture de l'École nationale de l'humour en Haïti. Louise Richer, directrice de l'École nationale de l'humour (ENH), revient sur cette idée folle.

MANON DUMAIS

L'idée d'élaborer à Port-au-Prince une formation telle que celle offerte à l'École nationale de l'humour n'est pas apparue à Louise Richer, directrice générale et pédagogique de l'ENH, mais bien au consul Justin Viard. « Les premières rencontres remontent à 2012 avec les représentants du Consulat général de la République d'Haïti à Montréal, du ministère de la Culture et Juste pour rire afin d'évaluer avec eux la possibilité que JPR reçoive des talents haïtiens dans le cadre du festival. Lors des discussions, M. Viard disait souhaiter, afin d'assurer une pérennité et un enracinement, la création d'une école de l'humour », raconte Louise Richer.

Peu de temps après, le téléphone sonne à l'ENH. Évidemment, la directrice de l'établissement est sceptique devant une telle idée, puisqu'elle considère qu'Haïti a besoin de bien d'autres choses qu'une formation en humour. Dès lors, il était important pour elle de trouver un porte-parole connaissant aussi bien l'une que l'autre les deux sociétés francophones d'Amérique afin qu'il puisse valider le projet : « Qui de mieux que Dany Laferrière ? »

L'axe nord-sud

Fin janvier 2013, Richer et Laferrière s'embarquent pour Haïti afin qu'une entente puisse être signée entre l'ENH, Juste pour rire et le ministère de la Culture. En discutant avec le directeur l'École



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Selon Louise Richer, directrice générale et pédagogique de l'ENH, les échanges entre les humoristes d'ici et d'Haïti s'avèrent aussi enrichissants pour les uns que pour les autres.

nationale des arts de Port-au-Prince de la pertinence d'une telle entreprise dans un pays se reconstruisant au lendemain du séisme, Louise Richer a vite compris que l'humour était salutaire pour ce peuple résilient.

« La nourriture culturelle est aussi importante pour nous que pour quiconque... et peut-être encore plus », m'a dit le directeur. Tu restes bête, quand tu entends ça... » avoue-t-elle. Dès la première année, elle a pu constater que des liens profonds et durables se tissaient déjà entre les deux communautés. Selon ses dires, les échanges entre les humoristes d'ici et d'Haïti s'avèrent aussi enrichissants pour les uns que pour les autres. Si les deux types d'humour ne sont pas nécessairement complémentaires, Louise Richer y remarque quelques similarités.

« Dans le Sud-Est, on rencontrait beaucoup de gens qui se disaient blagueurs ; leurs blagues étaient en fait les mêmes que

nos histoires de newfies, sauf qu'il s'agissait de Toto. Benoît Pelletier et moi étions fascinés ! À Port-au-Prince, on a rencontré de vrais humoristes, dont plusieurs étaient d'influence très française. On commence aussi à sentir l'influence du stand-up américain en raison de l'immigration aux États-Unis. Ils n'abordent pas beaucoup de sujets dramatiques, car ils sont d'une telle jovialité ! Comme nous, ils ont ce côté bon enfant, une certaine bonhomie. »

S'il a été facile de convaincre Dany Laferrière de devenir le porte-parole de Hahahaiti, il en fut de même pour Wyclef Jean, invité d'honneur de la troisième soirée-bénéfice : « Réunir ces deux-là, c'est le meilleur témoignage de l'importance de ce projet. Leur présence nous donne des ailes et donne de la crédibilité au projet et à cette soirée de fierté », conclut Louise Richer avec ferveur.

Collaboratrice
Le Devoir

CULTURE › MÉDIAS



ARCHIVES LE DEVOIR

La bataille de l'image, version pop

ISABELLE PARÉ

Taylor Swift ne sera pas la première starlette à tenter d'exercer un contrôle maladif sur sa propre image. Mais la montée de lait de l'idole du peuple américain, ajoutée à la mainmise réclamée « à perpétuité » par les Foo Fighters cette semaine sur les images des photographes de presse, a ébranlé les bases déjà fragiles du droit d'auteur, accélérant une course où le droit absolu à l'image et les empires commerciaux font la loi.

Dans ce duel, y a pas photo. Pour l'instant, les artistes de la pop ont gagné la première manche, voyant tous leurs concerts couverts à souhait, malgré la soupe amère imposée aux entreprises de presse.

Début juillet, Swift, blonde reine de la pop de passage au

Centre Bell, montait sur ses ergots en accordant l'accès à sa silhouette seulement qu'aux photographes abdiquant leurs droits d'auteur. Si plusieurs médias ont boudé la vedette, refusant d'apposer leurs signatures à ces contrats gloutons, tous ont tout de même fait état de la première, se rabattant sur les photos d'archives ou d'agences.

Rebelote au Festival d'été de Québec, où les Foo Fighters, poussant un cran plus loin, réclamaient samedi dernier même les droits moraux sur l'œuvre des photographes et le pouvoir de réutiliser leurs clichés pour la nuit des temps, sans verser un sou à leur auteur.

En Europe, *The Guardian* a dénoncé l'appétit vorace du groupe rock. *Le Soleil*, railleur, a dépêché son caricaturiste sur les lieux. Une réponse

« créative », soulignée par *The Guardian* et le *Gulf News*. Quant au *Washington City Paper*, il a qualifié la manœuvre commerciale de pure « exploitation ». Un moindre mal pour ces deux abonnés du top 50, qui ont vu tout de même la couverture de presse déferler. Une question demeure : la loi sur les droits d'auteur est-elle soluble dans les nouveaux dik-tars imposés par les imprésarios de ces idoles populaires ?

Du privé dans l'espace public

« On limite déjà l'accès à certaines images, notamment avec les droits de télédiffusion, au hockey par exemple. Mais là, ça va beaucoup plus loin. L'organisation s'approprie les droits des images pour l'avenir. Il y a là une dérive qui participe à la privatisation généralisée des

images. L'idée qu'il reste un intérêt public à voir les images d'un événement semble être en complète perte de vitesse », pense M^e Pierre Trudel, professeur de droit des technologies de l'information à l'Université de Montréal.

Le manège, déjà utilisé par d'autres vedettes, dont Lady Gaga et Bruno Mars, est assimilable à une forme de précession, estime-t-il. Pour ce qui est de l'atteinte aux droits d'auteur toutefois, difficile de penser que ces contrats pourraient être déclarés illégaux, puisqu'« à ce jour, les tribunaux ont peu ou pas de sympathie à l'égard de ce genre d'arguments. Le droit à l'image est de plus en plus privilégié par rapport au droit d'auteur ou à la liberté de presse », estime cet expert.

Le jugement de la Cour suprême dans l'affaire Aubry-Du-

clos a cristallisé l'état du droit en hissant en 1989 sur un piédestal le droit à l'image, égratignant au passage la notion de liberté de presse et celle du droit d'auteur. Dans cette affaire, la plus haute cour a donné raison à Pascale Aubry, une jeune femme de 17 ans qui avait poursuivi le photographe Gilbert Duclos et le magazine *Vice Versa* pour avoir publié une photo d'elle-même, croquée sur la rue Sainte-Catherine, sans son consentement. La décision a ainsi introduit le principe du droit à l'image et l'obligation pour les photographes d'obtenir l'autorisation expresse des sujets photographiés, sauf lors d'événements publics. Mais pour Pierre Trudel, la couverture d'événements culturels, au même titre que les événements politiques, devrait faire partie de cette sphère publique.

Plus encore, la nouvelle mixture légale servie aux médias emmêle les notions de droits, avance pour sa part Georges Azzaria, professeur de droit à l'Université Laval. Ces contrats « abusifs », qui s'arrogent le droit d'exploiter une image sans rémunération ni mention obligatoire de l'auteur, balaiant totalement la notion de « droits moraux ».

« Les droits moraux sur une œuvre ne sont pas monnayables. L'idée de les céder est surprenante. On nie l'idée même de la paternité d'une œuvre, en affirmant qu'on peut la changer, la modifier à son bon vouloir, déploré-t-il. Malheureusement, comme il s'agit d'une entente contractuelle, un juge dira qu'il y a eu consentement. Qu'est-ce qui prime ? La Loi sur le droit d'auteur ou le contrat ? A moins qu'un droit fondamental en chassé dans la Charte soit attaqué, le contrat aura priorité », juge le professeur Azzaria.

Autre bizarrerie dans cette croisade pour le monopole de l'image, le public, lui aussi, échappe à cette tentative d'usurpation. Et cela alors que la circulation d'images d'amateurs sur les réseaux sociaux n'aura jamais été si prolifique. « C'est un jeu dangereux, car les seules images qui vont rester en circulation seront de moindre

qualité et celles sur lesquelles ces entreprises auront encore moins de contrôle », estime Georges Azzaria.

Quand l'icône fait loi

Symptôme d'une dérapage? Selon Jean-François Dumas, président d'Influence Communication, rien n'est moins sûr. Visiblement, la gifle assenée aux médias n'a pas enflammé les médias sociaux. « On a plus parlé du pied cassé de David Grohl que de cette histoire, ou même du spectacle lui-même, dit-il. Pour le public, il n'y a pas de valeur supérieure transgressée et en plus, la presse ne jouit pas d'un grand capital de sympathie dans le public. » Sur les réseaux sociaux, les vagues d'empathie prennent racine quand le public peut s'associer à la figure attaquée.

Taylor Swift s'attaquant au géant Apple, par exemple, en refusant que l'empire la prive de ses droits pendant trois mois. « Ça, c'était une belle histoire... », dit-il. Jusqu'à ce que la *passionaria* se métamorphose elle-même en vampire de la presse, avec ses contrats outranciers imposés aux photographes.

« Ça dénote la puissance de la marque sur le gros bon sens. Ces institutions deviennent tellement puissantes qu'elles dictent leurs normes et les gens finissent par s'y plier », s'inquiète M. Dumas. Dans un monde de pigiste, cette fragilisation du front médiatique n'est pas rassurante.

Selon cet expert, la dérive observée dans l'industrie du spectacle s'inscrit dans le bouleversement plus global déjà amorcé dans la relation entre les médias et les personnalités publiques en général. Combien de politiciens, par exemple, refusent désormais de se plier au jeu des conférences de presse ou des entrevues? « L'affaire de Taylor Swift et des Foo Fighters, ce n'est qu'un élément d'un mouvement qui semble vouloir se généraliser à l'égard des médias », dit-il.

Le Devoir

Lire aussi › À nous la rue?, de Nicolas Mavrikakis, sur l'exposition photo de David Martin, rue McGill College. Page E 6

MARIONNETTES

SUIITE DE LA PAGE E 1

Les familles voudront visiter ce fameux parc de la Rivière-aux-Sables et sa place Nikitoutagan, puisqu'on y présentera une foule de spectacles gratuits pour les enfants de tous âges offerts par Tenon Mortaise (*Rapaces ou victimes*), Les Pas Sortables (*Les vieillards et la mer*), la compagnie française Drolatic Industry (*L'enfer du décor, La mort en cage*), Emilie Racine (*Les mariés corbeaux*) et plusieurs autres. On aura avantage à vérifier la programmation, puisque quelques productions présentées dans le secteur (*Le guichet des anonymes, Golden gala*) ne sont pas gratuites.

Ailleurs, en salle, le choix est vaste, mais signalons quelques spectacles incontournables. D'abord, une production de la compagnie espagnole Pelmanec, *Diagnostic: Hamlet*, en version française pour les ados dès 16 ans. Des présences doubles (et même triples!) : celle de la compagnie Motus avec le tout nouveau *Méphisto Méliès* (14 ans), produit avec Pupulus Mordicus, et le très beau *Elisapie et les aurores boréales* (2 à 7 ans); de la Tortue Noire avec son *Petit cercle de craie* (dès 12 ans) adapté de Brecht et une coproduction avec des Mexi-

cains, *Memento mori* (16 ans); de Belzébrute avec *Mr P et Monsieur qui?* et enfin de Drolatic Industry avec un troisième spectacle pour les enfants dès 6 ans, *Insensé?*, sans compter des Belges (*L'homme content de rien*), des Allemands (*Ils s'en fichent!*), le très beau *Conte Arbour* de Bouches Décousues, l'installation de la prolifique Marcelle Hudon (*Le pavillon des immortels heureux*), le très évocateur *Swift!* de Skappa! & Associés, dont on vous a déjà parlé depuis Méli'Môme, et de nombreux autres que l'espace nous empêche de citer ici.

A tout cela, il faut aussi ajouter un atelier de fabrication de marionnettes de papier à La Pulperie, un autre sur la manipulation des marionnettes géantes animé par la Dame de Cœur, bien sûr, des expositions et une série de rencontres professionnelles — dont l'une avec Alice Laloy qui a révolutionné le secteur en Europe — et l'on saisira rapidement que cette 13^e édition du FIAMS est tout simplement incontournable!

Collaborateur
Le Devoir

FIAMS

Du 21 au 26 juillet
Partout dans l'agglomération de Saguenay
fiams.com



FIAMS

Mr P est une production de Belzébrute, qui présentera aussi *Monsieur qui?*.

UNE COPRODUCTION JUSTE POUR RIRE ET THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

LES TROIS MOUSQUETAIRES

MISE EN SCÈNE SERGE DENONCOURT

TEXTE PIERRE YVES LEMIEUX D'APRÈS L'ŒUVRE D'ALEXANDRE DUMAS

VIDÉOTRON présente

Juste pour rire

en collaboration avec LOTO QUÉBEC

SUPPLÉMENTAIRES 19 ET 20 AOÛT!

ÉRIC BRUNEAU • GUILLAUME CYR • BENOÎT MCGINNIS
PHILIPPE THIBAUT-DENIS • OLIVIER BARRETTE
FRÉDÉRIC BLANCHETTE • LUC BOURGEOIS • BÉNÉDICTE DÉCARY
KIM DESPATIS • FRANÇOIS-XAVIER DUFOUR • XAVIER HUARD
MARIE-PIER LABRECQUE • BENOÎT LANDRY • JULIE LE BRETON
NORMAND LÉVESQUE • JEAN-MOÏSE MARTIN • GUILLAUME RODRIGUE
MANI SOLEYMANLOU

À L'AFFICHE SUR LA SCÈNE DU TNM

TNM.QC.CA HAHHAHA.COM

SODEC Québec

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE



MARCO BORGREVE

« Depuis peu, j'accompagne aussi des chanteurs. C'est le plaisir suprême », affirme le pianiste Martin Helmchen, qui a diverses activités, mais trouve difficile d'intégrer les récitals à son horaire.

MUSIQUE CLASSIQUE

Martin Helmchen en récital : une denrée rare !

CHRISTOPHE HUSS

Le pianiste allemand Martin Helmchen, 33 ans, donnera jeudi son premier concert au Québec : un récital dans le cadre du Festival du Centre d'arts Orford.

Le nom de Martin Helmchen n'est pas inconnu pour les fidèles lecteurs du *Devoir*. Depuis 2009, nous vous présentons régulièrement ses parutions discographiques sur étiquette Pentatone.

Helmchen s'était fait remarquer dès son premier disque, les *Concertos n° 13 et 24* de Mozart, assez brutalement accompagnés par Gordan Nikolic, hélas. L'essai fut transformé dès son opus deux : une superbe So-

Helmchen cite également les concertos de Mendelssohn parmi ses disques dont il est fier

mate D. 959 de Schubert. J'écris alors : « Artiste fin et raisonnable, qui sait mettre Schubert avant son ego, Helmchen confirme dans les Moments musicaux qu'on devra le considérer dans un proche futur comme l'un des plus intéressants pianistes germaniques de la relève. » Une anthologie de référence des œuvres pour violon et piano de Schubert avec Julia Fischer a, depuis, enfoncé le clou.

La prédiction s'est aussi avérée, désormais, sur les plus grandes scènes de la planète. Il n'y avait pas vraiment de mérite à prévoir cela. En effet, Martin Helmchen a été repéré en remportant le concours Clara-Has-

kil à Vevey en 2001, une compétition qui a historiquement démontré un flair particulier pour les vrais interprètes. Le Clara-Haskil avait révélé auparavant Steven Osborne, Mihaela Ursuleasa et Till Fellner. Helmchen est en quelque sorte un cousin pianistique de Fellner, avec une même subtilité, et, a priori, le même répertoire.

Une vaste palette

Ce sont là les apparences, car si Fellner est effectivement plutôt cantonné à Bach, Mozart, Beethoven et Schubert — on l'a vu à Montréal s'égarer dans *Gaspard de la nuit* de Ravel et ce n'était pas jojo! —, Helmchen cultive bien d'autres intérêts.

Mine de rien, il a déjà enregistré le *Concerto pour piano* de Dvorak (avec Marc Albrecht, chez Pentatone), la *Symphonie sur un chant montagnard français* de Vincent d'Indy (avec Marek Janowski, chez Pentatone) et les deux *Concertos pour piano* de Chostakovitch, avec le grand Vladimir Jurowski pour l'étiquette LPO de l'Orchestre symphonique de Londres.

Les programmes de ses rares récitals attestent, certes, un tropisme pour les grands classiques viennois. À Orford, jeudi, il proposera des variations de Schubert, Schumann et Webern, un menu raffiné culminant avec les fameuses *Variations Diabelli* de Beethoven. « En concerto, on me demande surtout Mozart, Beethoven et Schumann », dit au *Devoir* celui qui a débuté dans ce monde du concerto avec le

Trois disques pour découvrir Helmchen

Sonate D. 959 / Moments musicaux (Pentatone), Quintette « La truite » (Pentatone), L'œuvre pour violon et piano, avec Julia Fischer (Pentatone).

Philharmonique de Vienne et Valery Gergiev dans le concerto de Schumann en 2006 à Lucerne. « J'aimerais jouer davantage Brahms, mais les organisateurs de concerts semblent penser que Brahms doit être confié à des pianistes plus âgés! » déplore le pianiste.

Plus surprenant pour un tel profil, Helmchen semble avoir une passion cachée pour les compositeurs russes : « J'ai enregistré Chostakovitch, j'ai aimé jouer le 2^e Concerto de Tchaïkovski et j'adore le 2^e de Prokofiev. » « Je devrais quand même jouer un jour les concertos de Chopin, que j'adore. C'est presque un scandale de ne les avoir jamais faits! » ajoute Helmchen.

Couple musicien

Les concerts avec orchestre, prépondérants, ne sont qu'une facette des activités de Martin Helmchen. A bien y regarder, on constate qu'il a son actif la version de référence moderne du *Quintette « La Truite »* de Schubert, enregistrée avec Christian Tetzlaff, Antoine Tamestit, Marie-Elisabeth Hecker et Alois Posch (Pentatone, 2009).

La violoncelliste Marie-Elisabeth Hecker est devenue son épouse. Tous deux, au Festival de Marlboro en ce moment, se sont déjà produits ensemble à Vancouver et dans sa région. « Nous venons d'enregistrer notre second CD. Il est vrai que le premier, le Quintette « La Truite », me plaît beaucoup. » Martin Helmchen cite également les concertos de Mendelssohn, enregistrés avec Philippe Herreweghe, parmi ses disques dont il est fier.

En dépit de leur impact, Martin Helmchen ne pense pas que les enregistrements soient aujourd'hui « aussi importants qu'auparavant ». « Il y a beaucoup plus de moyens de se faire connaître : pensez à YouTube ou à tous les concerts auxquels vous pouvez avoir accès à travers les plateformes Internet des radios. Pour nous, musiciens, il n'en reste pas moins très important de documenter une œuvre à un moment donné, après l'avoir côtoyée pendant plusieurs années. Un enregistrement est une sorte de bilan et, en plus, il permet d'avancer. » Car « une œuvre que vous avez enregistrée, vous la jouez mieux ensuite au concert ».

Se produire seul, avec orchestre, en musique de chambre avec sa femme et en musique de chambre avec d'autres musiciens ne lui suffit pas. Helmchen vient d'ajouter une corde à son arc : « Depuis peu, j'accompagne aussi des chanteurs. C'est le plaisir suprême », affirme-t-il. Ses partenaires sont Juliane Banse, Dietrich Henschel et Matthias Goerne.

Le récital est au fond la denrée la plus rare chez lui, car la chose est difficile à caser dans son emploi du temps. « Cela me demande une préparation intense : il me faut deux semaines sans rien d'autre. C'est pour cela aussi que je n'ai qu'un programme par saison et que je regroupe les concerts. Je ne peux pas sortir un récital du chapeau! »

Le programme présenté à Orford, juste avant Tokyo, est en route depuis avril 2015, mais il ne l'a joué que rarement. Nous serons des privilégiés.

Le Devoir

MARTIN HELMCHEN
EN CONCERT
Schubert, Webern, Schumann, Beethoven
Au Festival Orford
Jeudi 23 juillet à 20 h

Hydro Québec présente le festival INTERNATIONAL du **DOMAINE FORGET** 20 JUIN au 23 AOÛT 2015. RESPIREZ LE GRAND ART. MUSIQUE SCULPTURE NATURE.

CONCERTS DU FESTIVAL

VENDREDI 24 JUILLET 20 H
GRANDS MAÎTRES EUROPÉENS DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES
Mark Fewer, Denise Lupien, Marianne Piketty, violons
Paul Silverthorne, alto | Philippe Muller, violoncelle
Philip Chiu, Jean Marchand, piano

SAMEDI 25 JUILLET 20 H
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC
Jacques Lacombe, chef d'orchestre
Rachel Barton Pine, violon

JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES
Découvrez les 25 oeuvres monumentales installées sur la propriété!
UNE EXPÉRIENCE SENSORIELLE INCOMPARABLE!

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été!
Du 7 juin au 30 août

26 JUILLET
CLASSIQUES ENDIMANCHÉS
Sylvain Neault, violon
David Jacques, guitare

Partenaires: PALAZZETTO BRU ZANE, COGECO, CASINO CHARLEVOIX.

Détails sur domaineforget.com
418 452-3535 | 1 888-DFORGET (336.7438)

Salle Bourgie 15/16
La Fondation Arte Musica présente LES JEUDIS À 18 H JAZZ

SWINGIN' WITH OSCAR
Jeudi 15 octobre 2015 • 18 h
RÉMI BOLDUC JAZZ ENSEMBLE
Rémi Bolduc, saxophone Fraser Hollins, contrebasse
Dave Laing, batterie Invité: TAUREY BUTLER, piano
Rémi Bolduc rend un vibrant hommage à ce musicien de chez nous!

LE NOËL DE CHARLIE BROWN
Jeudi 17 décembre • 18 h
TAUREY BUTLER TRIO
Taurey Butler, piano Éric Lagacé, contrebasse
Wali Muhammad, batterie Chanteuse invitée: NADJA
L'ambiance des Fêtes sera à son paroxysme avec la fameuse musique composée par Vince Guaraldi!

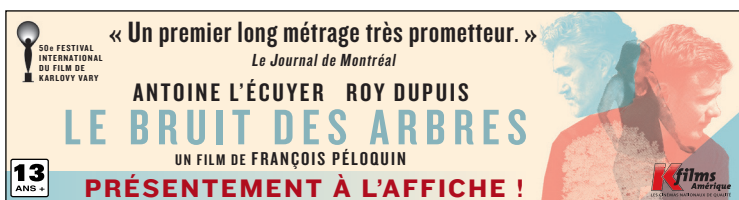
MONTREAL JAZZ 1920
Jeudi 28 janvier 2016 • 18 h
STREETNIX
L'histoire du jazz à Montréal avec l'ensemble montréalais Streetnix!
Concert présenté en lien avec l'exposition Le Groupe de Beaver Hall

THOMAS ENHCO piano solo
Jeudi 18 février • 18 h
Étoile montante du jazz et remarqué lors de son passage au Festival de jazz de Montréal en 2013, Thomas Enhco est un artiste à découvrir pour tous les amateurs de jazz!

EMIE R ROUSSEL TRIO
Jeudi 31 mars • 18 h
Emie Rioux-Roussel, piano
Nicolas Bédard, basse
Dominic Cloutier, batterie
Nommée Révélation Radio-Canada Jazz en 2014-2015, Émie Rioux-Roussel nous présente son nouveau disque, *Quantum*.

Billets et programmation complète SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSEE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD



CINÉMA

CINE OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944

LE PROCÈS DE VIVIANE AMSALEM
de Shlomi et Ronit Elkabetz
8.50\$
Le lundi 20 juillet | 16 h et 19 h 30



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Passionné d'horreur, Ted Geoghegan croit que l'imagination qui se déploie dans ce type de cinéma ne ressemble à aucune autre.

FANTASIA

L'horreur, c'est les autres

Ted Geoghegan est un digne représentant d'une nouvelle garde de l'horreur axée sur l'hommage

FRANÇOIS LÉVESQUE

« Son film *We Are Still Here* a ceci de particulier qu'il peut être apprécié de deux manières complètement différentes, selon que le spectateur est fêru ou non de cinéma d'épouvante. Au premier degré, il s'agit d'un récit de maison hantée effrayant. Au second, la somme des hommages contenus induit quant à elle une appréciation ludique. À l'instar de la plupart des jeunes cinéastes de sa génération œuvrant également dans l'horreur, Ted Geoghegan recourt instinctivement à cette approche référentielle. On s'attarde à la tendance à l'occasion de la présentation de son premier long métrage à Fantasia ce dimanche.

Campée en 1979, l'action de *We Are Still Here* est presque exclusivement confinée à une vieille maison isolée sur une route de campagne. Vient d'y emménager un couple qui tente de se remettre du décès de son fils unique. Alors qu'un hiver morne fige le paysage au-dehors, d'inquiétantes manifestations se multiplient au-dedans. Peinant à convaincre son époux que l'esprit de leur fils

les a suivis, la femme perd prise sur le réel. Elle a pourtant raison. Du moins, en partie.

« L'idée de départ, c'était de tourner un film qui pourrait avoir été produit durant la période dépeinte, puis qui aurait été oublié, relate Ted Geoghegan. J'ai essayé de créer un film qui aurait l'air tout droit sorti de 1979. Ça dépasse les simples notions de reconstitution d'époque. J'ai consciemment cherché à reproduire le rythme plus lent des films d'horreur des années 1970-1980, et aussi leurs codes, voire leurs clichés. »

Pas du tout parodique ou « métanarrative » à la *Scream*, *We Are Still Here* s'apparente davantage à un exercice de style exécuté avec sérieux. C'est de connivence que sourient les connaisseurs.

Un enthousiasme particulier

Chaque plan, ou presque, chaque nom de personnage ou action de *We Are Still Here* renvoient à un film culte ou à un autre, en particulier à *La maison près du cimetière*, de l'Italien Lucio Fulci (1981). *L'enfant du diable*, de Peter Medak (1980), est du lot. « Dans un

des plans, j'ai soigneusement placé le bras de mon acteur pour que sa silhouette ait la forme exacte de celle du fantôme du capitaine Blake dans *Le brouillard*, de John Carpenter », révèle Ted Geoghegan, entre autres exemples d'un souci maniaque du détail.

Et la mise en abîme de se poursuivre, l'histoire de maison hantée étant contenue dans un film tout aussi hanté.

Loin d'être unique, la culture encyclopédique du cinéma d'horreur que possède le cinéaste constitue au contraire une constante chez les inconditionnels, en témoigne le nombre incalculable de forums de discussion consacrés au genre.

Un phénomène unique ? « La passion et la ferveur des amateurs, dont je fais partie, ne ressemblent à aucune autre. On ne retrouve pas ça chez les fans de comédies ou de films noirs, par exemple », note le cinéaste qui appartient à une nouvelle garde d'auteurs dont l'œuvre bourgeonnante met en ébullition lesdits forums.

En effet, leurs films respectifs ont beau être distincts et originaux chacun à leur manière, des contemporains de

Ted Geoghegan comme Ti West (*House of the Devil*), David Robert Mitchell (*It Follows*) et Adam Wingard (*The Guest*) communiquent eux aussi avec une certaine frange du public par cinéphilies interposées.

Un côté marginal

« Personnellement, j'ai été happé par le cinéma d'horreur assez jeune, confie Ted Geoghegan. Je me percevais comme un marginal et, curieusement, je me suis "retrouvé" dans ce genre-là, qui est d'ailleurs lui-même souvent marginalisé. Pourtant, l'imagination qui se déploie dans le cinéma d'horreur ne ressemble à aucune autre. Elle est débridée, libre... C'est ce qui m'a attiré. Je crois que le côté marginal, isolé, c'est quelque chose de commun à la plupart des vrais passionnés d'horreur. »

Justement, par le type de cinéma « sous influences » qu'ils pratiquent, des auteurs comme Ted Geoghegan mettent un baume sur cet isolement, puisque dans la cinéphilie singulière qu'ils affichent, le spectateur marginal reconnaît sa propre passion.

Le Devoir

Élégie pour un détective

Mr. Holmes suppute les dernières années de la création de Sir Arthur Conan Doyle

MR. HOLMES (V.O.)

★★★^{1/2}
Réalisation : Bill Condon. Avec Ian McKellen, Milo Parker, Laura Linney, Hattie Morahan, Frances de la Tour. États-Unis, Grande-Bretagne, 2015, 104 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Dans un décor champêtre idyllique du Sussex, un vieil homme manie délicatement l'un des cadres d'une ruche. Après l'avoir remis en place, il remarque qu'une dizaine d'abeilles en sont tombées, mortes. L'apiculteur s'appelle Sherlock Holmes et, l'ignore encore, le sort de ses abeilles sera intimement lié au sien dans les semaines subséquentes.

Basé sur le roman de Mitch Cullin *Les abeilles de Monsieur Holmes* (Naïve), le film *Mr. Holmes* donne au célèbre détective anglais créé jadis par Sir Arthur Conan Doyle une ultime affaire à élucider, ou plutôt deux. La première voit un Holmes en proie à des pertes de mémoire de plus en plus fréquentes tenter de se souvenir d'une enquête jamais résolue à sa satisfaction, tandis que la seconde concerne les abeilles et la cause de leur trépas.

Réalisé par Bill Condon, cinéaste autrefois prometteur s'étant ces dernières années fourvoyé, deux fois plutôt qu'une, dans la série *Twilight*, puis dans une biographie insi-

FILMS SÉVILLE
Sherlock Holmes (Ian McKellen)

pide de Julian Assange (*Le cinquième pouvoir*), *Mr. Holmes* constitue un retour à la forme. Cela n'est guère surprenant, dans la mesure où ce long métrage ci reprend rigoureusement la structure narrative de son meilleur cru, *Ni dieux ni démons*.

Sorti en 1998, *Ni dieux ni démons* brodait une fiction autour d'une figure historique réelle, le cinéaste James Whale, réalisateur en 1931 du classique *Frankenstein*. Retiré dans sa villa, le réalisateur, qui se consacre à la peinture dans ses vieux jours, s'y prend d'affection pour son jeune jardinier sous le regard réprobateur de sa fidèle domestique. Dans *Mr. Holmes*, le détective, qui s'intéresse à l'apiculture dans ses vieux jours, se prend d'amitié pour le garçon de sa gouvernante qui le couve d'un œil circonspect.

Les deux films ont recours à des retours en arrière et traitent en filigrane du thème de la solitude et du besoin de transmettre, de laisser un legs. Surtout, les deux films met-

tent en vedette le grand Ian McKellen.

Superbe McKellen

Ceci expliquant peut-être cela, et malgré les paysages superbes de la côte, on ne parvient pas tout à fait à oublier la mécanique. On sent la fabrication minutieuse alors que celle-ci devrait être indiscernable. Les passages en *flash-back* relatant un séjour récent de Holmes dans un Japon ravagé au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale apparaissent, à titre d'exemple, carrément plaqués. Leur retrait unilatéral n'aurait pas vraiment altéré la trame. Au contraire, celle-ci s'en serait trouvée resserrée. Car c'est beau, c'est bon, mais ça traîne.

Les interprètes sont cela dit superbes, à commencer par Ian McKellen (*Richard III*, *Le seigneur des anneaux*), qui joue un Holmes sexagénaire un brin fat au passé et, au présent, un Holmes nonagénaire frêle et touchant. Comme toujours, le comédien résiste à la tentation de l'effet, bien que la partition s'y prête, privilégiant la justesse, la nuance. Il est fabuleux, vraiment.

En gouvernante patiente mais qui n'en pense pas moins, Laura Linney s'acquitte convenablement de sa tâche, mais ne fait jamais oublier son américanité. Milo Parker est quant à lui une révélation en gamin fûté et sensible. Qu'un Sherlock Holmes misanthrope sur les bords s'intéressât à ce petit en particulier ap-

paraît on ne peut plus crédible.

Plus près, dans le ton, de la merveilleuse série de Granada Television mettant en vedette Jeremy Brett (1984-1994) que des récentes productions dans lesquelles Robert Downey Jr. joue Iron Man jouant Sherlock, *Mr. Holmes* exsude un charme suranné certain de plaire aux nostalgiques d'une certaine conception du personnage. Bref, à quelques détails près, Bill Condon règle cette affaire-là de manière satisfaisante.

Le Devoir

La légende de Jimmy

JIMMY'S HALL
(V.F. : LA SALLE DE DANSE)

★★★★
Comédie dramatique de Ken Loach. Avec Barry Ward, Simone Kirby, Jim Norton, Francis Magee. Grande-Bretagne-France-Irlande, 2014, 109 min.

ANDRÉ LAVOIE

De la même manière que Claude Chabrol n'a filmé que des bourgeois, Ken Loach s'est toujours rangé du côté des faibles et des exclus, ne reniant jamais ses sympathies socialistes pour analyser les soubresauts de l'histoire (*Land and Freedom*), les ravages du chômage (*It's a Free World...*) ou les injustices de l'immigration (*Carla's Song*).

Longtemps considéré comme un cinéaste sérieux (parce que résolument à gauche), il affiche à la fin de sa carrière une légèreté de ton qui lui va comme un gant (*Looking for Eric*, *The Angels' Share*) sans pour autant céder au populisme. Ce savant dosage fait à nouveau merveille dans *Jimmy's Hall*, une autre plongée dans le tumulte irlandais du XX^e siècle, si bien amorcé dans *The Wind That Shakes the Barley*, évoquant la révolution qui allait affranchir le pays de la Couronne britannique, laissant beaucoup de séquelles au sein de la population.

Même s'il a passé près de dix ans à New York et connu Harlem, le jazz et la crise de 1929, Jimmy (Barry Ward, ni excessif ni poseur) porte lui aussi les blessures de son peuple, revenant à la maison au milieu d'un paysage campagnard dont la surface semble immuable. Pourtant, les plus vieux, dont le curé du village (Jim Norton, allant au-delà de la caricature autoritaire), n'ont pas oublié les circonstances de son départ forcé, et les plus jeunes le voient comme une légende vivante, celui qui, grâce à une salle de danse,

avait redonné vie à toute une communauté.

Danse très sociale

En 1932, son retour suscite les mêmes espoirs et les mêmes craintes. Lui qui avait promis de se tenir à carreau ne résiste pas longtemps à la tentation d'ouvrir à nouveau ce lieu servant tout à la fois d'école, de centre communautaire, de gymnase et de local de parti. Le succès sera foudroyant, déplaçant au clergé, aux élites locales ainsi qu'aux riches propriétaires terriens, que la perspective de voir le peuple apprendre à lire, à danser (sur des airs américains!) et à s'épanouir ne réjouit guère. La confrontation entre les forces conservatrices et ceux que l'on taxe vite de communistes viendra ralentir la cadence des danseurs, et surtout celle des révolutionnaires.

Comme toujours chez Ken Loach, les romances s'avèrent pudiques, en marge de ses grandes préoccupations, et celle que lui et son fidèle scénariste Paul Laverty greffent à cette figure historique relève de la fiction. Elle n'en demeure pas moins émouvante, illustrant la cruauté de la longue absence de Jimmy dans le regard d'une femme mariée par dépit (Simone Kirby, sans artifices, pleine de sincérité).

En quelques scènes, et sans discours enflammés, le cinéaste humanise cet idéaliste ayant foi en l'homme et non en Dieu, un choix résolument politique dans son univers, le tout en chansons, en danses et en poésie. Tout cela est partagé avec une ferveur contagieuse, sans grandiloquence, faisant souffler un vent de solidarité qui rend son cinéma si pertinent. Il ne quitte pas la scène avec son film le plus ambitieux, mais *Jimmy's Hall* concentre l'essentiel d'une démarche exemplaire.

Collaborateur
Le Devoir

MÉTROPOLE FILMS

Comme toujours chez Ken Loach, les romances s'avèrent pudiques. Celle greffée à cette figure historique relève de la fiction. Elle n'en demeure pas moins émouvante.

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

AMY (V.O. STF.) - ASIF KAPADIA

LE BRUIT DES ARBRES (13+) - FRANÇOIS PÉLOQUIN

UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE PHILOSOPHAIT SUR L'EXISTENCE (V.O. STF.) - ROY ANDERSSON
LION D'OR - VENISE 2014

PHOENIX (V.O. STF.) - CHRISTIAN PETZOLD

VISIONS PRÉSENTE: ROBERT TODD - DIMANCHE 19 JUILLET À 21H25

ET AUSSI PLUS DE 70 FILMS SUR

LA SALLE DE DANSE (V.O. STF.) - KEN LOACH - 109 MIN.

L'ENLÈVEMENT DE MICHEL HOUELLEBECQ - GUILLAUME NICLOUX

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

CINEMAEXCENTRIS.COM

CULTURE DE VISU



David Wallace Marvin, *Femme prenant un bain de soleil, chemin Queen-Mary, Côte-des-Neiges, vers 1969*

MUSÉE MCCORD MUSEUM, MP-1978.186.1.2610

À nous la rue ?

DAVID W. MARVIN
CHRONIQUES DE RUE —
1965-1975
Avenue McGill College
(entre De Maisonneuve et
Président-Kennedy)
Jusqu'au 18 octobre

NICOLAS MAVRIKAKIS

On ne le dira jamais assez : dans les années 60 et 70, le Québec fut une fourmilière

pour la photographie. Certes, l'histoire de l'art a plus retenu le rôle joué par la peinture, celle de Riopelle, Ferron, Molinari, Gaucher, McEwen... Pourtant, cette photo d'inspiration documentaire — ou « *photographie d'auteur* », comme l'avait nommée le commissaire Marcel Blouin lors de l'expo sur le sujet en 2013 au Musée des beaux-arts de Montréal — a eu une importance considéra-

ble. Comme l'avait écrit l'historienne de l'art Lise Lamarche, cette photographie tenta de trouver un nouveau public en renouvelant les façons d'exposer. Les journaux furent un support majeur de diffusion pour cet art, mais les artistes de l'époque exposent aussi dans des caisses populaires, dans des restaurants, des boutiques, chez des particuliers... Ces jours-ci, sur l'avenue

McGill College, vous pouvez voir un autre exemple de la diversité de la photo au Québec dans les années d'après-guerre. Et on ne s'étonnera pas de voir ces images dans la rue, accrochées à des panonceaux...

Pour cette dixième exposition hors murs du Musée McCord, c'est le photographe David W. Marvin qui est à l'honneur. Cet homme né en Nouvelle-Écosse, venu vivre à Montréal dans les années 40, est malheureusement un peu oublié. Sa vie, qui s'acheva par un suicide, ainsi que son œuvre avaient pourtant donné lieu en 1982 à un film de Jacques Leduc et Renée Roy intitulé *Albédo*. D'ailleurs, si vous voulez un peu mieux comprendre la situation actuelle du quartier Griffintown, il faut absolument visionner ce court film, qui montre bien comment Marvin s'intéressa beaucoup aux transformations subies dans ce quartier, à sa population, dont quelques marginaux, à ses maisons placardées, à la destruction de l'église Sainte-Anne en 1970, à ses terrains vacants... Vous pourrez d'ailleurs voir plusieurs de ces images dans cette expo. Et on aurait d'ailleurs pu en faire voir plus. Car l'œuvre de Marvin nous montre un Québec qui se modernise, souvent en détruisant des bâtiments anciens. Griffintown fut entre autres balafé par l'élargissement de la rue Université en 1951. D'autres destructions suivront.

Photos publiques

Ces photos nous montrent aussi un Québec où les gens et les photographes tels que Marvin occupent beaucoup la rue, l'espace commun. À voir ces images, vous resterez avec le sentiment que beaucoup de ces clichés seraient impossibles à réaliser de nos jours. Depuis le célèbre jugement Aubry-Duclos de 1989, nous sommes bien timides quant au fait de photographier des individus dans la rue. Les institutions sont devenues encore plus frileuses à l'idée de montrer ces images... Dans cette expo, un avertissement explique comment « *tous les efforts ont été faits pour identifier et joindre les personnes photographiées* ». Bientôt, on ne pourra montrer des images de la rue que lorsque tous les gens qu'on y aperçoit seront morts... De nos jours, nous pourrions presque parler d'une peur de l'image. Un ami me racontait récemment comment il n'avait pu prendre en photo ses propres enfants à la piscine municipale, car, selon le maître nageur, trop de pédophiles avaient agi ainsi auparavant... De nos jours, la photo de Marvin intitulée *Femme prenant un bain de soleil*, qui montre une femme en bikini surplombée par le corps d'un enfant qui semble la regarder, semblerait-elle indécente à certains ?

Collaborateur
Le Devoir

Des lieux qui chantent et qui racontent!

1^{er} août
À Vaudreuil, nouvellement inaugurée, la **Maison de FELIX LECLERC** aussi, les **Guitares Godin** au musée

17-18 septembre
Du Québec au Vermont
Maison COLBY-CURTIS, OPÉRA HASKELL
Auberge de la FAMILLE TRAPP
Musée SHELburne
Période d'inscription prolongée!

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

TRADITION

SUITE DE LA PAGE E 1

Oralité 2.0

Il est d'ailleurs intéressant de relever que l'usage de l'Internet permet désormais de coupler la transcription écrite d'un conte avec la diffusion de sa version orale en fichier audio, souvent enregistrée dans la langue d'origine de l'histoire. En ce sens et paradoxalement, les nouvelles technologies ont le pouvoir de préserver la tradition orale, note-t-elle.

Jeannotte a étudié trois transcriptions écrites de contes de la tradition orale autochtone. L'anthropologue Rémi Savard a récolté des contes auprès des communautés innues du Québec dans les années 1970. Ces contes ont été publiés en français, en anglais et en innu, tels qu'entendus, puis ont été accompagnés d'une importante section d'interprétation et d'analyse. À l'époque, Savard a également veillé à publier une photo ainsi que des notes biographiques détaillées du conteur, Pepne Penashue. Supprimant toute référence à des sources ou à une quelconque bibliographie, Bernard Assiwini, considéré comme le premier auteur autochtone du Québec, qui signait *Anish — Nah-Bé*, en 1971, aux éditions du Jour, a pour sa part établi sa crédibilité autochtone en utilisant fréquemment la langue autochtone d'origine du conte.



Enfin, Jeannotte a étudié le récit *La femme venue du ciel*, publié en 2011 par Louis-Karl Picard-Sioui, aux éditions Hanneborak, de Wendake. Dans cette édition, Picard-Sioui, tel l'anthropologue, s'efface complètement derrière le récit. Les éditions Hanneborak ont d'ailleurs consulté le conseil traditionnel de Wendake pour valider la version offerte de ce conte. Précisant qu'il ne veut pas favoriser cette version du conte au détriment des autres, le Conseil se réjouit de voir ce récit publié pour la première fois en français.

En marge de ces voyages dans l'histoire du livre, le congrès présentait une exposition de pièces issues de l'histoire littéraire du Québec.

Ainsi, on pouvait regarder les carnets de travail d'Anne Hébert, alors qu'elle travaillait sur le manuscrit de son roman *Kamouraska*.

On peut aussi voir la page couverture originale de *Deux sams*, un recueil de poésie signé Gaston Miron et Olivier Marchand, premier recueil à avoir été publié aux éditions de l'Hexagone au moment de la création de la maison, en 1953.

Le Devoir

Le 23^e Congrès SHARP, organisé par le GRELQ, les universités de Sherbrooke et McGill et BAuQ, s'est tenu du 7 au 10 juillet derniers.

L'aide d'aujourd'hui. L'espoir de demain...

Faites marcher votre cerveau, il a besoin d'exercice!

Agissez chaque jour pour améliorer la santé de votre cerveau.

- Mettez votre cerveau au défi.
- Maintenez une vie sociale active.
- Adoptez un mode de vie sain.
- Protégez votre tête.

Faites le lien pour améliorer la santé de votre cerveau.
Visitez le www.alzheimer.ca ou communiquez avec votre société Alzheimer régionale.

Société Alzheimer

CIRCUIT DES arts MEMPHRÉMAGOG

DU 25 JUILLET AU 2 AOÛT
Visite d'ateliers d'artistes 10 h à 17 h
Exposition collective à partir du 22 juillet au centre-ville de Magog, 61 rue Merry Nord

22^e ÉDITION !
WWW.CIRCUITDESARTS.COM

CULTURE › LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Eux autres

CHRISTIAN DESMEULES

C'est la chronique du lent effondrement d'un «château de cartes familial». Le récit de l'enfance du narrateur, petit dernier de sa famille et observateur privilégié, marquée surtout par la Seconde Guerre mondiale et par un sérieux bégaiement.

Les chapitres de *Nous autres*, le récit de Marc Doré, se confondent ainsi avec les maisons successivement habitées par la famille. Les sept premières années vécues dans Portneuf, puis l'exil en ville, à Québec. La maison de chambres qu'ils ont possédée sur la rue Saint-Louis, autre manière pour le narrateur d'observer le monde, petit théâtre où évoluaient aussi bien un immigré russe vendeur de fourrures, un vieil Anglais solitaire et bigot ou une fille venant tout juste de quitter son Trois-Pistoles natal.

Aussi, les souvenirs de tout un été («fait de bonheurs et d'attentes») passé en compagnie de cette jeune femme et de son mari dans un chalet sur le

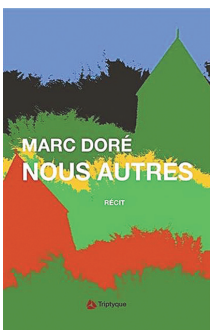
«*Depuis peu, je n'avais plus le goût à l'exploration, non, je collais dans mon coin. Certains jours, je croyais que papa allait rentrer; d'autres jours, je désespérais de le revoir.*»

Extrait de *Nous autres*

bord de la Péribonka. La pêche à l'éperlan sur les quais du bassin Louise ou de l'anse aux Foulons. La solitude: «*Étant bégue, je m'enfermais dans mon mutisme, allant jusqu'à me maudire, tant je désespérais du silence des autres qui, eux, parlaient d'habitude.*»

Le pensionnat, le cours classique, les étés, encore et toujours accablé par le bégaiement, «handicap de

malheur», jusqu'à sa découverte du théâtre, qui sera sa planche de salut. Juste avant la lente désintégration de la cellule familiale. Le père parti travailler en Gaspésie. Les uns et les autres qui vieillissent et suivent leur voie. Le silence qui enrobe tout. «*Le silence régnait alors dans les familles. Personne auprès de qui m'épancher, à part mon chat. C'était le mutisme ou les cris. Ou l'un et l'autre.*»



Histoire également d'une lente prise de parole, ce récit familial se résume lui-même en une pirouette un peu proustienne: «*Le sujet en serait: le choc éprouvé par une famille de la campagne qui arrive en ville en 1945. Comment chacun des enfants se découvre des intérêts divers. Puis la famille qui se démantèle petit à petit.*»

Né en 1938, Marc Doré, auteur de quelques romans parus il y a déjà longtemps, a enseigné au Conservatoire d'art dramatique de Québec de 1967 à 2004. Avec *Nous autres*, qui se tient à la frontière floue de la fiction et de l'autobiographie, il signe un portrait d'époque sensible et une touchante rétrospection familiale. Rien de grandiose, mais des pages serties d'humour et de tendresse.

Collaborateur
Le Devoir

NOUS AUTRES
Marc Doré
Triptyque
Montréal, 2015, 278 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Jeunes écritures: la gageure

Richeux, Postel, Almendros. À la découverte de ces (presque) nouveaux romanciers.

Qu'écrivent les jeunes romanciers de la trentaine? De l'inédit? Une langue? Sont-ils aussi épars et insouciants qu'on le dit des nouvelles générations? Suivons trois auteurs de seconds romans, Richeux, Postel et Almendros, en début de carrière.

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans *Sur Racine*, en 1963, Barthes affirmait: «*Écrire, c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation indirecte, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre.*» À quoi tient une telle fougue, cette vérité qui ne vieillit pas?

Faites une incursion aux éditions Wespieser, Gallimard et Minuit. Voyez la langue tenue, classique et sobre. Les lignes pures des collections et des couvertures, fixé quand tout se transforme; elles semblent dire: nos écrivains sont de riches héritiers, nous en sommes les temples.

Nul doute, cette stabilité, toute patriarcale, offre une résistance. Elle s'accommode plus ou moins de la guerre des marchés, des modes aux supports ludiques. En revanche, toute maison d'édition qui survit à la concurrence a fait sa marque, perfectionniste. Et les écrivains, après quelque tâtonnement, s'y montreront fidèles.

Marie Richeux

À la radio de France-Culture, où elle anime depuis 2010 l'émission culturelle *Pas la peine de crier*, et, depuis, *Les nouvelles vagues*, Marie Richeux, née en 1984, est une animatrice douée. Le philosophe Didi-Huberman, qui a préfacé son premier ouvrage, *Polaroids* (Wespieser, 2013), a été séduit par sa parole radiophonique «*aux si belles questions, avec des phrases très calmes mais très enjouées, comme improvisées mais si précises*», écrit-il. La jeune femme met en valeur le beau travail et des connaissances solides.

Achille, son second roman, assume cette culture. N'a-t-elle pas pris son sujet dans *L'Illiade*? En moins de trente chapitres incisifs, elle file la métaphore homérique. Achille y est l'homme héroïsé, adulé

et charrié jusqu'à nous avec son gros caractère. Cet homme sans peur est pourtant faible à la cheville, et son destin, figé par une vieille querelle, le promet à la mort.

Richeux malmène son héros. Si elle fait trembler l'amante, dans l'écho elle campe l'invisible, l'enfance inconnue d'Achille dans la grotte de Thétis. Fantastique! On plonge aux mystères sacrés, au spectacle inventé de nos origines. C'est malicieux, vivant, intelligent, imagé. On l'écoute, on la lira. Une belle découverte.

Alexandre Postel

Né en 1982, Postel a décroché le Goncourt du premier roman pour *Un homme effacé* (Gallimard, 2013). Dans *L'ascendant*, sur la quatrième de couverture, on lit la fin: le narrateur est dans un hôpital psychiatrique, et il parle.

Le roman commence en douceur, à la mort du père, dans la maison où le fils, un être solitaire, vient liquider le passé. En descendant à la cave, il fait une découverte stupéfiante, qui lui ôte d'un coup toute pensée. Il y a une cage, et, dedans, quelqu'un. Macabre, sordide présence. L'histoire devient celle de cet ahuri, qui prend en charge l'héritage criminel, tordu, mais, dans cette affaire, on ne saura pas tout. Sauf que ce fils devient vraiment cinglé.

On touche aux fantasmes, aux scènes fantastiques. Il y a même des pointes de bestialité. C'est intrigant. On essaie de deviner, est-ce une hallucination, un délire? Mais le soufflé retombe. Cette histoire truffée d'in vraisemblances, inexploitées ou assénées, fait un petit polar autour d'un fait divers, qui ne débouche sur un espace ni social ni inconscient, mais d'enfermement. Domage. Pourquoi sortir du néant des personnages, si c'est pour



FRANÇOIS LE PRESTI AGENCE FRANCE-PRESSE
Alexandre Postel en 2013, lorsqu'il a remporté le Goncourt du premier roman pour *Un homme effacé* (Gallimard).

les y renvoyer aussitôt?

Vincent Almendros

Né en 1978, Almendros, après *Ma chère Lise* (Minuit, 2011), propose *Un été*. Dans ce huis clos fort bien campé, deux couples sont enfermés sur un vieux rafiot, un voilier plutôt moche et mal rafistolé. Leurs vacances en Méditerranée sont mal parties. En revanche, la mer occupe une grande place, qui va faire oublier les ratages.

Pour en dire juste assez, c'est une histoire de mauvaise humeur. Le narrateur n'aime ni Capri ni la mer ni les trois autres personnes. Il râle contre l'exiguïté, la crasse, la précarité. L'aventure va venir d'une des deux femmes, pourtant silhouette à peine brossée.

Simple et prenant, le ton, juste, dévoile ce qu'il faut de psychologie pour créer une vraie tension entre des contraires. Ce roman a un goût d'écume, et une liberté, en ra-

son des manigances que le narrateur, même s'il voit tout, n'aura pas su deviner.

Au total, ces livres créent une attente. Surtout Richeux. On tente d'inventer, sans se prendre dans l'autofiction. Mais la maison littéraire bruit des devanciers, qui font entendre leur musique classique et leurs clairons.

Collaboratrice
Le Devoir

ACHILLE

Marie Richeux
Sabine Wespieser
Paris, 2015, 130 pages

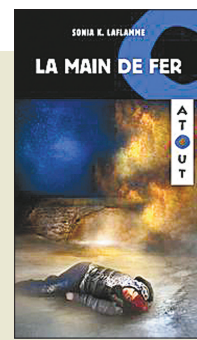
L'ASCENDANT

Alexandre Postel
Gallimard
Paris, 2015, 127 pages

UN ÉTÉ

Vincent Almendros
Minuit
Paris, 2015, 95 pages

LA VITRINE



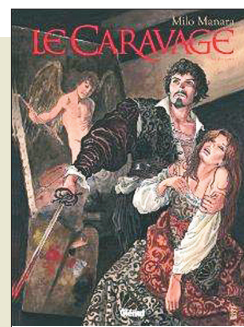
ROMAN JEUNESSE

LA MAIN DE FER

Sonia K. Laflamme
Hurtubise
Montréal, 2015, 296 pages

Un bon roman policier pour ado que cette *Main de fer*? Mieux que ça: un excellent polar pour tous, sur fond de complot industriel et de relations sentimentales troubles. Élève du secondaire, Kristofer Gunnarsen, un jeune Québécois d'origine norvégienne, présente un projet mystérieux à un concours scientifique avant de mourir dans l'explosion de sa voiture, quelques jours plus tard. S'agit-il d'un crime passionnel — un de ses camarades de classe est amoureux de lui — ou d'un meurtre lié à un complot économique, étant donné que le projet du jeune Scandinave s'attaque au concept de l'obsolescence programmée? Sarto Duquette, que sa fille surnomme «inspecteur antigadget» pour se moquer de sa technophobie, mène avec tact cette passionnante enquête aux ramifications multiples. Criminologue de formation, Sonia K. Laflamme, elle, très habile, parvient à nouer et à dénouer les fils de cette affaire complexe, en captivant le lecteur sans l'égarer. Seule réserve: le choix de situer l'intrigue dans «la Cité», une ville fictive indéterminée. Cette abstraction, un travers fréquent de notre littérature contemporaine, enlève un peu de force à l'œuvre.

Louis Cornellier



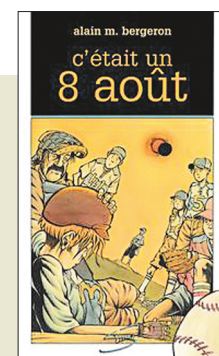
BANDE DESSINÉE

LE CARAVAGE

TOME 1 : LA PALETTE ET L'ÉPÉE
Milo Manara
Glénat
Grenoble, 2015, 64 pages

Qui d'autre que Milo Manara pouvait rendre hommage, par la bande dessinée, au Caravage, Michelangelo Merisi da Caravaggio de son vrai nom, peintre naturaliste et hyper-réaliste qui, avec ses clairs-obscurs et son ténébrisme, a marqué l'Italie artistique du XVI^e siècle tout comme le courant pictural baroque? Le bédéiste qui a mis son neuvième art au service du réalisme, lui aussi, particulièrement en laissant ses traits caresser le corps des femmes, délaisse donc un instant ses univers *erotico-soft* de prédilection pour pénétrer la vie et le parcours du célèbre peintre de la Renaissance. Avec cette précision dans le dessin qui fait toujours plaisir à contempler. On est dans cette Rome du Cinquecento, où certaines femmes sont condamnées aux mœurs légères pour survivre et où les représentations du présent et la quête d'esthétique se butent à la morale religieuse. Le Caravage a le génie émergent et la passion attisée par l'incarnation d'une vierge qui deviendra son modèle. On est entre mythe et patrimoine, entre précision et romance, mais on est surtout dans le beau.

Fabien Deglise



RÉÉDITION

C'ÉTAIT UN 8 AOÛT

Alain M. Bergeron
Soulères
Saint-Lambert, 2015, 152 pages

En 1999, David Bernard a 13 ans, est orphelin de père, a le béguin pour son enseignante de 6^e année et excelle au baseball. Lors d'un match qui coïncide avec une éclipse du Soleil (en réalité, ce phénomène s'est produit le 11 août et n'a pas été visible au Québec), une balle le frappe à la tête et lui fait perdre connaissance. A son réveil, il se retrouve en 1971, chez son cousin Michel, qui a 13 ans. Or, mystère, cette maison est la sienne, achetée par ses parents à ses grands-parents, et son cousin est, en fait, son père. David, on l'aura compris, vit dans le passé et passe une semaine avec son père adolescent, qui le prend pour son cousin. Tous deux jouent au baseball, écoutent les Beatles et vivent leurs premiers émois amoureux. David embrassera même, pendant une projection de *Love Story*, celle qui deviendra son enseignante, alors qu'elle n'a que 13 ans. Lui seul et un autre personnage sont conscients de leur situation extraordinaire. À la fois simple et ingénieux, ce procédé narratif permet à Bergeron d'écrire de belles pages sur la pratique récréative du baseball, sport estival par excellence, d'évoquer l'esprit décontracté des années 1970 et de chanter délicatement la figure paternelle. Premier livre, d'abord publié en 1999, de ce prolifique romancier jeunesse, ce roman, en édition revue et corrigée, a un bel air d'été, tout léger et émouvant.

Louis Cornellier



20€

Symposium de Sainte-Rose

90 artistes à l'œuvre dans le Vieux Ste-Rose

Du 23 au 26 juillet

JEUDI ET VENDREDI : 11 H À 20 H

SAMEDI : 10 H À 20 H

DIMANCHE : 10 H À 17 H

www.roseart.ca



216, boul. Ste-Rose
En face de l'église Ste-Rose
Laval, Québec
450 625-7925
corp@rosart.ca



CULTURE › ESSAIS



HAROLD K. MILKS ASSOCIATED PRESS

La vie de Boris Pasternak fut grandiose et tragique. Né en 1890, il appartient, par sa famille, à l'intelligentsia moscovite.

Pasternak et son troublant Jivago

LOUIS CORNELLIER



La saga politique créée par la parution du roman *Le docteur Jivago*, de Boris Pasternak, est passionnante. D'abord publié en traduction italienne, en 1957, grâce à un éditeur communiste et fortuné, le roman paraîtra ensuite en français et en anglais, en 1958. Interdite en Union soviétique, l'œuvre ne sera officiellement publiée dans ce pays qu'en 1988. Il faut savoir, toutefois, qu'une édition en russe y avait déjà beaucoup circulé, grâce à l'action de la CIA, engagée depuis les années 1950 dans une opération secrète de propagande visant à faire parvenir des milliers de livres dans les pays communistes de l'Est.

Cette dernière révélation constitue la trame de *L'affaire Jivago*, une captivante enquête menée par Peter Finn, journaliste au *Washington Post*, et Petra Couvée, écrivaine et traductrice qui enseigne la littérature à l'Université de Saint-Petersbourg. Rédigée comme un roman d'espionnage, cette grande œuvre journalistique nous plonge dans la joute intellectuelle qui a animé la guerre froide et trace un très riche portrait du grand écrivain russe.

La vie du poète et romancier fut grandiose et tragique. Né en 1890, Pasternak appartient, par sa famille, à l'intelligentsia moscovite. Il publie son premier recueil de poésie en 1913. La révolution d'octobre 1917 le réjouit. Pasternak aime les femmes et multiplie les

conquêtes. Il se marie une première fois en 1922 et une seconde fois au début des années 1930, tout en prenant une maîtresse en 1946. Jusqu'à sa mort, il vivra avec Zinaïda, tout en fréquentant Olga Ivinskaja, qui jouera un rôle important dans sa vie d'écrivain.

Staline

En 1936, Pasternak publie deux poèmes à la gloire de Staline. La Grande Terreur qui suit, et qui s'abat sur plusieurs écrivains, le fait déchanter. Quand le poète Osip Mandelstam mourra de faim et de froid au goulag, en 1938, Pasternak sera le seul courageux à consoler la femme de l'écrivain.

Après la guerre, en 1946, les reprécipitations contre les intellectuels reprennent de plus belle. Pasternak, pourtant, n'est pas arrêté, même si on le soupçonne d'écrire un roman contre le système. Staline, grand lecteur, dit-on, le craint. «*Laissez-le en paix, c'est un hôte des nuages*», aurait-il déclaré. Olga, la maîtresse de l'écrivain, sera toutefois arrêtée en 1949, durement interrogée et condamnée à cinq ans de travaux forcés.

La mort de Staline, en 1953, et l'arrivée de Khrouchchev font espérer un peu de liberté. Pasternak, qui achève *Le docteur Jivago* deux ans plus tard, est néanmoins conscient que la publication de son roman en Union soviétique est plus qu'incertaine. C'est la raison pour laquelle, au mépris d'une interdiction, il confie, avec l'aide de sa maîtresse, son livre à un éditeur

communiste italien. Il est prêt à mourir pour voir sa grande œuvre publiée, ce qui enrage sa femme. Il n'en mourra pas, mais sera durement ostracisé.

En 1957, malgré l'agitation des dirigeants de l'URSS, le roman est publié à l'Ouest. Les écrivains au service du régime soviétique se déchainent. Ils qualifient l'œuvre de «*navet réactionnaire*» et d'«*attaque scandaleuse contre la révolution d'octobre*», tout en accusant son auteur, d'origine juive, d'être un Judas, «*pétri d'un individualisme bourgeois*». Plusieurs proposent de le forcer à l'exil. En Occident, le roman est quasi unanimement salué, sauf par Vladimir Nabokov, et se vend, aux États-Unis, à 850 000 exemplaires. Ernest Hemingway offre

même une maison à Pasternak, s'il est forcé à l'exil.

La CIA

Pendant ce temps, la CIA, qui voit dans «*le message humaniste de Pasternak [...] un défi fondamental pour l'éthique soviétique*», entreprend de publier, en camouflant son intervention, une édition en russe et fait entrer en URSS, par diverses manœuvres clandestines, des milliers d'exemplaires. C'est «*l'une des premières fois, note Finn et Couvée, que la CIA a cherché à user de la littérature comme d'une arme de guerre politique*». Pasternak n'en sait rien et il s'y serait probablement opposé parce qu'il «*ne supportait pas l'idée que son œuvre fut utilisée comme une arme de propagande*».

Sous pression, le romancier,

qui refuse de quitter son pays, signe une lettre dans laquelle il s'excuse d'avoir confié son roman à des étrangers et d'avoir accepté le prix Nobel, qu'on a voulu lui remettre en 1958. Il renonce au prix pour satisfaire les autorités. À ce moment, grâce à ses droits d'auteur, il est riche, mais n'a pas accès à son argent. Sa maîtresse l'aidera à faire entrer un peu de cette fortune en URSS et, pour cela, quelques mois après la mort de Pasternak en 1960, elle sera condamnée à huit ans de prison.

En 1964, Khrouchchev, exclu du pouvoir et assigné à résidence, lira enfin le roman. «*Nous n'aurions pas dû l'interdire*, écrira-t-il dans ses mémoires. *J'aurais mieux fait de le lire moi-même. Il n'y a rien d'antisoviétique dedans.*» Pour faire publier ses mémoires à l'Ouest, l'ex-dirigeant les fera sortir clandestinement du pays, comme Pasternak l'avait fait pour son *Docteur Jivago*!

Très solidement documentée, cette enquête sur un chef-d'œuvre, qui, selon un de ses traducteurs français, montre «*en quoi la création poétique constitue la seule réponse adéquate au mal*», parle d'un temps où la littérature était considérée, par les puissants, comme un pouvoir capable de transformer la société.

louisco@sympatico.ca

L'AFFAIRE JIVAGO LE KREMLIN, LA CIA ET LE COMBAT AUTOUR D'UN LIVRE INTERDIT

Peter Finn et Petra Couvée
Traduit de l'anglais par Laure Joanin
Michel Lafon
Neuilly-sur-Seine,
2015, 384 pages

L'école québécoise en butte à la laïcité

En 1898, on retarda de plus de 60 ans la création d'un ministère de l'Éducation

MICHEL LAPIERRE

«*Comment faire en sorte que la liberté de religion reconnue par les chartes des droits ne soit pas la voie de passage vers l'établissement d'un cadre de vie publique qui rende impossibles les autres libertés proclamées par ces chartes?*» L'essayiste Claude Corbo pose la question en regard, par exemple, de l'attitude à prendre, chez nous, devant l'islamisme radical. Il le fait en analysant la tentative libérale, contrecarrée en 1898 par les évêques et les conservateurs, de créer un ministère québécois de l'Éducation. Pour en avoir un, il faudra attendre 1964!

Ex-professeur de science politique et ancien recteur de l'UQAM, Corbo explique, dans *L'échec de Félix-Gabriel Marchand*, comment ce premier ministre libéral du Québec, en fonction de 1897 à 1900, provoqua le choc de deux visions du monde tout à fait incompatibles en tentant de remédier au retard que la province accusait sur l'Ontario en matière d'al-

«*La montée en puissance du fondamentalisme religieux ravive des débats que les nations croyaient définitivement relégués à l'histoire*»

Extrait de *L'échec de Félix-Gabriel Marchand*

phabétisation. Pour les adversaires du projet de loi innovateur, un contrôle de l'État sur l'instruction ne pouvait se faire qu'au détriment de celui de l'Église.

Pour faire comprendre au lectorat d'aujourd'hui la portée philosophique du débat, en apparence déchirant et même insoluble, l'essayiste a l'idée heureuse et hardie d'en donner, selon ses propres termes, «*une interprétation en forme dramatique*». Inspiré de multiples documents d'époque, ce brillant théâtre d'idées suit un substantiel exposé des faits pour en dégager l'esprit qui échapperait à ceux que l'érudition de l'auteur ne pourrait qu'éblouir.

Corbo met sur les lèvres de l'intellectuel Thomas Chapias ces mots que le membre influent du Conseil législatif, chambre haute à majorité conservatrice, lance au progressiste Marchand, son adversaire: «*Votre loi va finir par déchristianiser notre peuple. En mettant en place une école sans Dieu.*» Le conservateur développe: «*Nous serons de moins en moins Canadiens français. Nous allons devenir des Américains matérialistes et jouisseurs... Nous cesserons même de parler français.*»

Les gens qui doutent

À cette tirade alarmiste qui fait du catholicisme l'essence

de l'identité nationale, Marchand répond: «*Quand on se croit l'émissaire de Dieu lui-même, on finit par massacrer ceux qui n'obéissent pas... J'aime mieux les gens qui doutent et qui cherchent, même en se trompant. Ils sont bien moins dangereux pour leurs semblables.*» C'est la position du catholique éclairé, combien marginal à l'époque, que le premier ministre défend.

Grâce à un sens aigu de l'histoire, Corbo y reconnaît le signe avant-coureur de l'attitude laïque actuelle que des sceptiques et même des croyants ouverts voient comme nécessaire pour résister à l'intolérance latente d'une religion ou d'une idéologie religieuse qui ne se veulent, à l'échelle humaine, rien de moins que des absolus. Loin de tout monolithisme, l'école québécoise devrait se fonder sur le droit au doute.

L'ÉCHEC DE FÉLIX-GABRIEL MARCHAND

Claude Corbo
Del Busso
Montréal, 2015, 226 pages

LA VITRINE



BIOGRAPHIE

JOSÉPHINE
DÉSIR ET AMBITION
Kate Williams
Robert Laffont
Paris, 2015, 429 pages

Joséphine «*faisait passer Napoléon pour un Français*». Originelle de la Martinique, cette créole aux dents noircies par la canne à sucre n'était pas particulièrement jolie, prévient Kate Williams dans la plus récente biographie de l'impératrice, «*mais un seul mouvement de sa jupe pouvait réduire à l'état d'esclave l'homme qui terrorisait l'Europe*». Joséphine épouse Napoléon avant que ce dernier ne se couvre de gloire sur les champs de bataille. Leur union résiste à l'adultère, mais pas à la stérilité de Joséphine, incapable de donner un héritier à son époux devenu empereur. C'est en tremblant que Bonaparte y met un terme. «*L'empereur qui avait soumis plusieurs pays et envoyé des centaines de milliers d'hommes à la mort ne parvenait pas à annoncer à sa femme qu'il voulait divorcer.*» La rupture coïncide avec le déclin de l'Empire. Napoléon est en exil lorsqu'il apprend la mort de l'impératrice déchu. Elle aura été son porte-bonheur, conclut l'auteur de ce récit coloré destiné au grand public.

Dave Noël



HISTOIRE

LE CANADA ENTRE VICHY ET LA FRANCE LIBRE
Olivier Courteaux
Presses de l'Université Laval
Québec, 2015, 287 pages

Le régime de Vichy est «*le meilleur gouvernement que la France ait jamais eu*», écrit le directeur du *Devoir* Georges Pelletier dans un éditorial de 1941. Le successeur d'Henri Bourassa n'est pas le seul à apprécier les valeurs traditionalistes de Philippe Pétain, devenu le chef de l'État français dans la foulée de l'invasion allemande de l'année précédente. En 1942, le vieux maréchal obtient l'appui des trois quarts des Canadiens français, souligne Olivier Courteaux dans *Le Canada entre Vichy et la France libre*. Charles de Gaulle, cet «*obscur général de brigade*», ne reçoit que 33% d'avis favorables. «*Les milieux nationalistes lui sont franchement hostiles*, écrit l'historien, *ne se privant pas de le comparer, lui et ses partisans, à une bande de mercenaires à la solde de l'impérialisme britannique!*» Il en est tout autrement au sein de l'opinion publique canadienne-anglaise. La marge de manœuvre de Mackenzie King est mince. En plus de devoir concilier les deux solitudes du pays, le premier ministre doit servir d'intermédiaire entre Londres et Vichy, dont la marine de guerre et l'empire sont convoités par les belligérants. Il lui faut également tenir compte de la méfiance du président américain Roosevelt envers le représentant de la France libre. Le général de Gaulle se souviendra longtemps de l'attitude ambiguë du Canada, observe Courteaux. «*Il le prouvera avec éclat dans les années 1960.*»

Dave Noël

PALMARÈS

Du 6 au 12 juillet 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR

CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL NB DE SEMAINES

Romans québécois		
1	Six minutes	Christine Bruillett/Druide 1/7
2	Baiser • Tome 2 La vengeance de la veuve joyeuse	Marie Gray/Guy Saint-Jean 2/5
3	Maudits bas jupes!	Marie-Millie Dessureault/Mortagne 4/8
4	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose 3/8
5	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 3 Escarpins...	Nathalie Roy/Libre Expression 5/8
6	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 8/14
7	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 9/4
8	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise 6/14
9	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan 7/14
10	Les 7 secrets de mon ex	Judith Bannon/Les Éditeurs réunis 10/7

Romans étrangers		
1	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel 1/3
2	L'instant présent	Guillaume Musso/XO 2/16
3	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 4/7
4	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 5/22
5	Marée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec 3/4
6	L'entremetteuse	Elin Hilderbrand/Lattès 7/2
7	Dans la ville en feu	Michael Connelly/Calmann-Lévy 8/11
8	Les quatre filles du révérend Latimer	Colleen McCullough/Archipel 6/2
9	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès -/1
10	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 10/6

Essais québécois		
1	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 3/9
2	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de réception	Dany Laferrière/Boréal 2/4
3	La souveraineté en héritage	Jacques Beauchemin/Boréal -/1
4	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 5/36
5	La souveraineté du Québec. Hier, aujourd'hui et demain	Jacques Parizeau/Michel Brûlé 1/3
6	La langue rapallée. Combattre l'insécurité linguistique de...	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute 8/4
7	Tout ce que les publicitaires ne vous disent pas	Anaud Granata Stéphane Mailhot/La Presse 4/2
8	Ping-pong	Zviane/Pow Lux -/1
9	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute 6/7
10	Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme...	Collectif/Remue-ménage -/1

Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 2/21
2	1000 coups de fouet. Parce que j'ai osé parler librement	Rafif Badawi/Éditio 1/4
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 4/6
4	Remèdes mortels et crime organisé	Peter C. Goltzsch/PUL 7/9
5	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 5/18
6	Laissez-nous faire! On a déjà commencé	Alexandre Jardin/Robert Laffont 3/7
7	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard 9/2
8	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey -/1
9	L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Noam Chomsky Andre Vitchek/Ecosociété 6/10
10	La Bible de l'athéisme	Sam Harris Émilie Patry/Cardinal -/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.